L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 7 NOVEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 7 NOVEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Nouvel échec aux Démocrates.

Nous ne gaspillerons pas notre temps en considérations à perte de vue et, surtout, de raison, sur le résultat des élections qui viennent d'avoir lieu dans une bonne partie de l'Union. On cherche généralement, dans le camp démocrate, à dissimuler ou, tout au moins, à atténuer dans les esprits la défaite du parti. A quoi bon lutter contre la réalité, et nier les faits? Il vaut cent fois mieux être franc et avouer nettement que l'on vient d'être battu. Cela peut donner, s'il est possible toutefois, aux hommes qui ont le plus contribué à la perte du parti, l'idée de changer de conduite et de système, et à en revenir aux vraies traditions que l'on a abandonnées. Ne rejetons pas sur les autres les fautes que nous avons commises nous-mêmes. Ne nous en prenons pas au mauvais état des affaires, quand c'est notre mauvaise politique qui a fait presque tout le mal.

Il y a trois ans, les populations étaient fort mécontentes du parti républicain, qui, par leurs complaisances intéressées pour les spéculateurs et les exploiteurs, avaient presque ruiné le pays et mis le trésor à sec. C'est pour corriger ces erreurs et rétablir les choses dans un état normal, qu'elles s'étaient débarrassées de lui et avaient donné le pouvoir aux démocrates. Le devoir de ces derniers était bien nettement indiqué; la conduite qu'ils devaient tenir, toute tracée. Ils avaient, en quelque sorte, reçu un mandat impératif. Ils ont fait juste le contraire, de ce que le pays leur demandait et avait droit d'attendre d'eux.

Est-il étonnant que le pays, amèrement désappointé, les lâche, à l'heure qu'il est, et en revienne aux républicains."

Les démocrates avaient pourtant, l'an dernier, reçu une bien cruelle leçon. Elle ne semble pas leur avoir beaucoup profité, puisque la plupart d'entr'eux en sont encore à rejeter tout le mal sur la dureté des temps, au lieu de s'en prendre à eux-mêmes.

Qu'arrivera-t-il? C'est que les républicains vont essayer de faire ce que leurs maladroits adversaires n'ont ni su ni osé tenter. Jamais ces derniers n'avaient eu si belle partie à jouer, ils avaient tous les atouts en main; ils se sont amusés à les jeter à la tête de leurs partenaires qui, naturellement, les ramassent pour en faire leur profit, et les remettre dans leur propre jeu.

Quand donc les démocrates ouvriront-ils les yeux et s'apercevront-ils qu'ils font fausse route; que le pays est foncièrement protectionniste, et qu'il y a tout un abîme entre les odieux monopoles si chers aux républicains, et les droits sages et modérés, tels qu'ils étaient établis, depuis longtemps, dans l'Union.

—Vous savez que Guibollard s'est marié.

—Ah! bah!

—Oui, à une demoiselle charmante, riche et.... la belle-mère est muette!

—Oh! le chançard!

LA VÉRITÉ

Sur la Guérison de la Tuberculose.

On n'a plus à discuter sur les faits accomplis. Le traitement de la tuberculose paraît définitivement trouvé, grâce aux puissants efforts de M. Franciscque Grötte. Basé sur les données les plus rigoureuses de la thérapeutique moderne, ce nouveau traitement dépasse toutes les espérances et marque dans les annales humaines une des plus glorieuses étapes de la science.

M. Franciscque Crötte, qui, avec une rare ténacité, s'assimilait pendant vingt ans les travaux des éminents collaborateurs de l'Institut Pasteur, travaux résultant des études sur les antimicrobiens, la sérothérapie, les vaccins, poursuivait avant tout la guérison de la tuberculose.

Le problème qui se posait devant lui était le suivant:

Amener la cicatrisation des poumons en détruisant le bacille de Koch et découvrir pour cela un agent bactéricide qui pénétrât dans le poumon jusqu'aux sources mêmes du mal.

L'éminent chercheur dut passer en revue tous les corps chimiques que leurs propriétés rendaient capables de tuer en peu de temps les bacilles les plus résistants. C'est l'aldéhyde formique on formol qui lui fournit la base de sa découverte et de son traitement.

Pour se rendre compte de l'extraordinaire énergie de l'aldéhyde formique, il suffit de méditer ces quelques lignes du savant docteur Constantin Paul, professeur agrégé de la Faculté de Paris et membre de l'Académie de médecine:

"Le formol ou aldéhyde formique est "un bactéricide très puissant, même "dilué, succédané du sublimé. En outre sa volatilisation favorise son action. Une solution de 1 gramme pour "1,000 gr. détruit les spores de l'anthrax en une heure. Tous les microorganismes sont tués en un quart "d'heure dans une atmosphère en renfermant 25 pour 100."

Une fois l'agent antiseptique découvert, il s'agissait de trouver l'application pratique de son action dans le traitement de la tuberculose. Il fallait détruire le bacille non seulement dans les poumons, le larynx, les articulations, les os, mais aussi dans le péritoine, les intestins, les méninges, partout enfin où le mal se manifestait.

Après maints essais sur les animaux, M. Grötte vit enfin ses recherches couronnées d'un plein succès. Il expérimenta alors ce nouveau traitement sur les individus de tout sexe et de tout âge, fonda à cet effet un sanatorium rue de Monceau et obtint en quelques mois des résultats absolument merveilleux.

On a dit que l'aldéhyde formique avait la propriété de tuer tous les microbes en un quart d'heure, dans une atmosphère en renfermant 25 pour 100. Au moyen d'un transfuseur électrique d'une rare puissance, M. Franciscque Grötte est parvenu à transporter le formol au siège même du mal, à travers les tissus. Grâce à cet ingénieux appareil, tout microbe, quel qu'il soit, de Koch ou de Friedlander, sitôt qu'il est mis en contact avec le formol, meurt dans un espace de temps relativement très court.

On comprend toute la portée d'une semblable découverte. Aussi M. Franciscque Grötte, en véritable bienfaiteur de l'humanité, s'est il décidé à vulgariser sa méthode et à ouvrir une succursale rue d'Edimbourg, No 5, accessible aux besogneux de la vie.

Qu'il nous soit permis d'insister sur ce dernier acte de philanthropie dont on ne saurait trop admirer la noblesse et l'absolu désintéressement. C'est en s'imposant les plus lourds sacrifices que cet homme de bien est parvenu à fonder cette clinique de la rue d'Edimbourg où, chaque jour, une interminable file de malades vient chercher la guérison de la terrible maladie, toujours vaincue, il faut le proclamer hautement, lorsqu'elle est soignée à temps.

Près de deux cents malades sont actuellement en traitement, et la plupart d'entre eux sont déjà guéris ou en voie de l'être. Les lettres de remerciements, les bénédictions des pauvres abondent quotidiennement chez le modeste chimiste qui, sans bruit, poursuit une lutte incessante et victorieuse contre le plus redoutable des fléaux. On n'en voulons pour preuve que les témoignages suivants, pris au hasard parmi les centaines qui ont été adressés à M. Franciscque Grötte et qu'il a bien voulu communiquer.

En juillet dernier, un jeune homme des environs de Paris fut amené au sanatorium dans un tel état de faiblesse qu'on dut le porter jusqu'au cabinet de consultation. Dès la première séance, il se trouvait si bien qu'il pouvait aller à pied du parc Monceau à la gare Saint-Lazare.

Un autre de vingt-quatre ans, dont le cœur atteint était mort d'une phtisie rapide et qui se sentait mourir après avoir essayé de toutes les médication, de toutes les stations dans les villes du Midi, fut conduit au sanatorium et quelques jours après recouvrait la santé. Citons aussi le cas très intéressant de ce sous-brigadier de l'octroi de Paris qui, condamné par tous les médecins, s'en vint demander à M. F. Grötte de lui appliquer sa méthode. Au bout d'un mois, la guérison était complète et, dans une lettre que M. Grötte garde précieusement, ce modeste employé remerciait en termes émus son sauveur.

Que dire de la guérison du petit-fils de M. Berger dont tous les journaux ont parlé? L'enfant était mourant; tout espoir semblait perdu. M. Grötte est appelé et applique son traitement. Quelques jours après, l'enfant était guéri et on pouvait l'aller voir jouer avec ses petits camarades dans le jardin du square Montholon.

On peut ajouter encore le nom de M. C...., âgé de trente-quatre ans, lequel se présentait au sanatorium, le 29 juillet dernier, avec des hémoptysies abondantes et qui, le 5 août, ne toussait plus, voyait disparaître les crachements de sang et engraissait de cinq livres dans ce court espace de temps.

Il serait facile de multiplier les exemples à l'infini, tant les témoignages abondent. De ces quelques mois de traitement au sanatorium il se dégage cette consolante vérité: c'est que, grâce à la nouvelle méthode, tant qu'il reste à un tuberculeux assez de substance pulmonaire, on peut le guérir. N'y a-t-il pas là de quoi dématrier aux personnes atteintes de cette terrible maladie qu'elles ont tout intérêt à ne pas reculer devant la mise en pratique immédiate d'un traitement qui donne de pareils résultats.

La déclaration du Cabinet Bourgeois.

Presque tous nos lecteurs ont lu le programme du nouveau cabinet Bourgeois. Ce qu'il y faut remarquer, tout d'abord, c'est la promesse d'une enquête supplémentaire sur les scandales des chemins de fer du Sud,—ce qui est assez naturel, du reste, puisque le cabinet Ribot est tombé pour avoir refusé cette enquête. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là un empiètement du pouvoir législatif sur le pouvoir judiciaire.

C'est un acte de suspicion contre la justice. Un procès avait été ouvert, les débats avaient eu lieu, le jugement avait été rendu, il y avait même une condamnation assez sévère. Il n'y avait pas, ce semble, à y revenir. C'est le contraire qui se passe, on rouvre le procès. On dit nettement à la justice: "Nous n'avons pas confiance en vous; nous tenons vos arrêts comme nuls et non avenus. Vous croyez être juges en dernier ressort, vous vous trompez; c'est nous qui sommes les juges suprêmes, et toutes les fois que vous ne jugerez pas comme nous l'entendons, nous casserons vos arrêts."

Ce n'était pas assez d'avoir à peu près confisqué, annihilé, le pouvoir exécutif, il fallait faire passer également le judiciaire sous les fourches caudines. C'est fait.

Virtuellement, il n'y a plus qu'un pouvoir en France, c'est le législatif; et, dans le législatif, que la Chambre des Députés, puisque le Sénat n'a pas d'existence propre, puisqu'il est le très humble serviteur des volontés et des caprices des politiciens du Palais Bourbon.

C'est là qu'en est arrivé le gouvernement français; ou, du moins, c'est là qu'il tend et qu'il arrivera bientôt.

Tous les journaux de droite ou de gauche qui ne font pas d'opposition à outrance, ont blâmé la majorité de la Chambre d'avoir condamné le cabinet Ribot; ils lui ont prédit qu'elle s'en repentirait. Il paraît qu'ils avaient deviné juste, puisque, si nous en croyons les dépêches, elle a accueilli très froidement la déclaration ministérielle. Dès la première séance, on voit qu'il n'y a pas entente entre le nouveau ministère et la majorité. Déjà on sent poindre chez elle un commencement d'opposition. Comment un Cabinet peut-il être viable dans de pareilles conditions?

Le Cabinet Ribot obliquait légèrement à droite et le bataillon de la majorité le suivait fidèlement. Celui de M. Bourgeois fait conversion à gauche. La majorité obéira-t-elle à son commandement et lui emboîtera-t-elle le pas? Nous verrons bien.

L'ACCIDENT DE LA GARE MONTPARNASSE.

M. Pennier, directeur du service de l'exploitation à la gare Montparnasse, a fait les déclarations suivantes au sujet des responsabilités encourues par le mécanicien Pellerin dans l'accident de l'autre jour:

—Le mécanicien Pellerin a fait certainement tout ce qui lui était possible de faire, lorsqu'il a vu qu'il n'était plus maître du train, pour éviter l'accident. De ce côté, on n'a rien à lui reprocher. Mais ce qui le rend fautif, c'est la non-observation des règlements; car, s'il avait observé les instructions spéciales concernant les gares de Montparnasse et de la Bastille, construites à peu près sur le même modèle, il ne devait arriver à destination qu'à une allure maximum de douze kilomètres à l'heure.

"Or, il a reconnu lui-même qu'il marchait à une vitesse de cinquante à cinquante-cinq kilomètres.

"Le règlement établi à ce sujet interdit au mécanicien de se servir du frein Westinghouse; il ne doit employer, pour ralentir son allure, que les anciens moyens, c'est-à-dire le renversement de la vapeur.

"Le conducteur ne doit également employer le frein à air que lorsqu'il a la certitude d'un danger inévitable, et c'est le cas de MM. Marquet et Legoff. Ils ne l'ont fait fonctionner qu'à la dernière extrémité.

"M. Pellerin, de son côté, a renversé la vapeur et ouvert les sablières, mais il était trop tard. Il avait dû avoir recours à ces moyens dès la rue du Château, quand il s'est aperçu qu'il n'était plus maître de son train, si, ainsi qu'il l'affirme, le frein ne fonctionne pas.

"Il a seulement eu recours au renversement de la vapeur à vingt ou trente mètres du butoir. Il ne pouvait donc éviter le choc et voici pourquoi:

"Un train lancé à la vitesse de cinquante-cinq kilomètres à l'heure fait donc seize mètres à la seconde. Pour renverser la vapeur, il faut faire exécuter quatre ou cinq tours à la manivelle et déplacer la barre du modérateur.

"Si rapidement que soit exécutée cette manœuvre, il faut bien compter sept ou huit secondes, et la vitesse du train étant de seize mètres à la seconde, il est donc impossible de ralentir d'une façon sensible un train sur un parcours de vingt-cinq à trente mètres."

LA SÉROTHERAPIE DU TÉTANOS.

L'Académie de médecine, à une de ses dernières séances, sous la présidence de M. Empis, a entendu la lecture d'un très intéressant rapport de M. le professeur Nocart sur la *Sérothérapie du Tétanos.*

Il résulte de ce travail que M. Nocart a pu obtenir des toxines tétaniques mortelles, pour le cobaye, à la dose de 1|500e de centimètre cube et qu'il a pu tuer des chevaux vigoureux en leur injectant 1|10e de centimètre cube (deux gouttes) de ces mêmes toxines.

On réussit cependant à rendre réfractaires à ces poisons si actifs les animaux qui, dont l'état naturel, sont les plus sensibles à leur action. On y parvint, en inoculant, soit de très petites doses de toxine pure, soit de la toxine chauffée à 65°-70°, soit enfin de la toxine modifiée dans son activité par son mélange avec une solution d'iode légère. Les injections doivent être répétées fréquemment, à intervalles plus ou moins rapprochés, en augmentant graduellement et peu à peu la quantité de matière injectée. En opérant ainsi, il arrive un moment où l'animal en expérience supporte des doses considérables de poison.

Il ressort de tout ceci que si le traitement curatif du tétanos est encore à trouver, on peut affirmer que, grâce aux injections préventives de sérum antitoxique, on peut réduire, dans une large mesure, le nombre des victimes de cette terrible maladie.

M. Doyen, de Cambrei, présente à l'Académie les résultats d'une nouvelle méthode de craniectomie. M. Doyen ouvre le crâne, du front à la nuque, en dix à quinze minutes, à l'aide de fraiseuses et de mortaiseuses spéciales, actionnées par un moteur électrique de 1|3 de cheval, à la vitesse de 3,000 tours par minute. Il ne produit aucun ébranlement cérébral. Cette instrumentation toute nouvelle permet d'atteindre les tumeurs cérébrales qui ne se révèlent par aucune localisation précise. L'épilepsie et la microcéphalie ont été guéries par le même procédé. Une jeune fille arriérée, ne pouvant parler et atteinte de goître, a subi dans la même séance l'opération des deux côtés. Quatre jours après, le goître était disparu; au bout de vingt jours, elle commençait à savoir compter et à prononcer les noms de ses frères et sœurs, qu'elle connaissait à peine avant l'opération. Actuellement elle sait lire.

Cette méthode d'hémi-craniectomie a permis également à M. Doyen de reconnaître sur le vivant une nouvelle lésion des méninges, la pachyméningite séreuse sous-arachnoïdienne, qui devient méconnaissable après la mort. Dès que l'opération est terminée, la moitié du crâne, qui était rabattue sur l'oreille, est remise en place avec la peau qui lui est restée adhérente. La plaie est recousue. En dix à quinze jours la guérison est complète.

M. Gladstone et le Montenegro.

Le correspondant d'un journal anglais, le *Daily Chronicle*, a eu récemment une entrevue avec le prince de Montenegro qui l'a chargé d'un message de courtoisie pour M. Gladstone. Celui-ci a immédiatement répondu par une lettre dont voici la seconde partie; la première est de pure politesse:

"Si j'ose envoyer un message, c'est pour dire que j'ai dans mon nid domestique les mêmes sentiments que j'avais dans la poussière et la chaleur de l'arène politique, que son opinion de moi est beaucoup trop flatteuse, mais que mon opinion bien arrêtée est que les traditions du Montenegro, dont Son Altesse a à présent le dépôt sacré, dépassent en gloire celles de Marathon et des Thermopyles et *toutes* les traditions guerrières du monde."

Cela suffit pour démontrer que M. Gladstone a encore, à quatre-vingt-six ans, toutes les ardeurs et tout l'enthousiasme de la jeunesse. En même temps, cela donne du Montenegro une idée que certainement nul n'avait eue jusqu'ici. M. Gladstone nous ouvre des horizons nouveaux.

DEUX PRINCES NÈGRES.

Les deux princes nègres, fils du roi Toffa, actuellement à Paris, se plaignent, paraît-il, des rigueurs de la température. Néanmoins ils ont commencé leurs visites en compagnie de MM. Ballot et X. Bérard.

Adjiki et Dossou—c'est leurs noms—habitent 70, avenue d'Iéna. Ils sont à Paris en même temps que Rasamé, président du conseil des ministres de Porto-Novo, et Doguyat Pedasmi, secrétaire d'Etat du roi Toffa.

Les princes Adjiki et Dossou sont vêtus de grands manteaux blancs, tandis que Rasamé porte un manteau rouge. Les deux premiers ont l'un, vingt-huit ans, et l'autre vingt-sept.

Quant au président du conseil, il a dépassé la trentaine.

Il parle assez correctement le français et il manifeste les sentiments les plus affectueux à l'égard de la France.

Au reste, Rasamé déclare que les princes Adjiki et Dossou demeurent au président de la République l'assurance de leur dévouement et du dévouement du roi Toffa, leur père, à notre pays.

C'est M. Ballot, gouverneur général des Rivières du Sud, qui a présenté officiellement les princes nègres.

CAMBRONNE INTIME.

Sous ce titre, M. Lucien Hubert va faire paraître sur le célèbre général un ouvrage documenté, et il a bien voulu permettre qu'on en feuilletât le manuscrit. Sans déflorer son étude, les extraits suivants donneront une idée de l'intérêt qu'elle présente.

C'est d'abord une lettre écrite par le héros pendant sa captivité en Angleterre, après Waterloo, et adressée à l'un de ses parents, M. Vaubert, rue Meslé, à Paris:

Ashburton, le 28 juillet 1815.

Mon cher parent,

J'ai l'honneur de vous envoyer une lettre que je vous prie de remettre vous-même au lieutenant-général le comte Curial ou à son épouse pour lui envoyer, s'il n'était pas à Paris; si il y est, vous me direz en réponse si il veut bien m'être utile et lui donnerez mon état de services qui est chez vous. Il serait bien d'en faire une copie, car je crains qu'on ne l'ait perdu avec mes effets; vous la garderiez ou l'original.

Je suis prisonnier en Angleterre à Ashburton; à la bataille de Waterloo, j'ai été blessé d'une balle à la tête et suis tombé de cheval sans connaissance au pouvoir de l'ennemi. Dans quinze jours, j'espère être guéri.

Faites agréer mon amitié à madame votre épouse et à toute votre famille.

Je vous embrasse et suis amicalement.

Baron CAMBRONNE,
Maréchal de camp.

Cette lettre, d'une éloquente simplicité dans sa concision, un des plus aimables officiers supérieurs, qui l'avait dans ses papiers de famille, en a fait don au 9e cuirassiers, cantonné à Noyon. Elle vient d'être affichée dans la salle d'honneur de ce régiment.

Mais d'autres parties—absolument inédites celles-là—de la correspondance du général accentuent bien le relief d'une des figures les plus sympathiques de l'épopée impériale.

Peu de temps après l'avènement de la monarchie de Juillet, le 18 décembre 1831, Cambronne écrit à son oncle M. le chanoine Draon, qui s'était chargé de lui toucher ses fermages:

Mon cher oncle,

.....

Je m'attendais à la diminution pour les centimes extraordinaires, j'en suis pour 350 francs de plus que les autres années; il faut s'en consoler et nous pouvons conserver la paix.

Ces trois journées m'ont rendu le jouet que la Restauration m'avait été: je suis grand-officier de la Légion d'honneur, dignité à laquelle j'avais été élevé dans les 100 jours; par exemple on ne me reconnaît pas du jour de cette nomination pour le bien-être du trésor, car on aurait été obligé de nous payer de ce temps.....

Je ne regarde pas à cela, n'ayant jamais tenu à l'argent; j'ai de quoi vivre, un peu plus d'aisance de plus ou de moins ne fait pas le bonheur, il existe dans la raison....

Peut-on mieux parler le langage de la sagesse? Plus tard, en 1837, le guerrier, définitivement retiré de la vie publique, cultivera son jardin à l'exemple de Cincinnatus. Témoin ce passage d'une lettre au même chanoine Draon:

Recevez tous mes remerciements imaginables pour le beau cadeau que vous m'avez fait de vos millets; ils sont arrivés en même temps que votre lettre qui m'a fait les recevoir douze heures d'avance. Sans vous je perdrais les belles espèces flamandes car on ne les trouve point à Nantes....

Cambronne élevant des millets après avoir coopéré au plus grand monument de gloire des temps modernes, quel contraste! Il n'est que la vie de ces héros légendaires pour nous en offrir de semblables.

UNE INVENTION NOUVELLE.

Une exposition d'objets se rapportant à l'industrie fermière vient d'être inaugurée à Londres. Parmi les inventions nouvelles, on remarque surtout une *machine à traire*, due à l'imagination de M. le docteur Schiel. L'inventeur a pris un brevet et compte sur la rapide popularité de son appareil, d'ailleurs fort simple: il consiste en un gobelet de caoutchouc qu'on adapte à la mamelle de l'animal et qui, nous explique-t-on, "imite les mouvements du veau qui tette." Cette ingénieuse mécanique est actionnée par l'électricité, la vapeur, ou la main de l'homme. Il n'est besoin que d'une force d'un huitième de cheval-vapeur pour traire douze vaches. A l'aide de cette machine, un seul ouvrier en peut traire aisément dix, en douze minutes. A l'exposition de Londres, le lait aussitôt trait, s'écoule par des tuyaux dans une *baratte Radiator*, d'invention suédoise. Et, comme disent certains romanciers, "en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire", le lait est transformé automatiquement en *beurre stérilisé*. Que va-t-on inventer de nouveau dans ce domaine?

Régions inexplorées du globe.

La statistique pouvant être, en certains cas, classée parmi les sciences amusantes, voici un compte des régions inexplorées du globe qui a été présenté au récent Congrès de géographie de Londres, par M. Logan Tobley. Nous donnons les totaux en kilomètres carrés:

Afrique	10.500.000	kil. carrés
Régions antarctiques	2.000.000	—
Régions arctiques	5.000.000	—
Australie	3.630.000	—
Amérique du Nord	2.410.000	—
Amérique du Sud	800.000	—
Iles diverses	800.000	—
Asie	400.000	—

Ce qui paraîtra assez étrange, c'est que l'Amérique du Nord ait été beaucoup moins parcourue que l'Amérique du Sud: le fait tient sans doute à l'immense quantité de territoires qui avoisinent les régions polaires. Quoi qu'il en soit, on constate qu'il y a encore de l'avenir ici-bas pour les chercheurs d'aventures, et qu'il se passera probablement quelques siècles avant que la surface du globe tout entière ait subi l'atteinte uniforme de la civilisation.

Confidence de jeunes filles.

—Alors tu crois qu'il t'épousera, ce jeune homme?

—J'en suis sûre!

—Il t'a dit?

—Non.... mais il me fait plus que des *cadeaux utiles*.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGERES

DON CARLOS Ier,
Roi de Portugal, en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre.—Le roi de Portugal est à Sheerness, un port du comté de Kent. Il arrivera à Londres aujourd'hui.

Le roi est arrivé ce matin à la gare de Charing Cross, venant de Sheerness, et a été reçu officiellement. Il a été conduit au palais de Buckingham. Il partira cette après-midi pour Sandringham où il sera l'hôte du prince de Galles.

L'Empereur d'Autriche et les Antisémites.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre.—Le correspondant de Vienne du *Daily News* apprend que l'empereur François-Joseph a refusé de sanctionner l'élection du docteur Lueger par les antisémites.

Le "Daily Telegraph" et la Question Monétaire aux Etats-Unis.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre — Dans son article financier, le *Daily Telegraph* exprime aujourd'hui l'espoir que toutes les parties de l'Amérique reconnaîtront l'importance de l'expansion naturelle du commerce, et soutiendront M. Cleveland dans son projet de retrait des *greenbacks* et de substitution de billets des diverses banques nationales; système d'après lequel, ajoute le journal, le monétaire américain se développerait ou s'engagerait suivant les besoins du commerce.

Numéraire envoyé en Turquie.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre—On annonce que 2,500,000 livres-sterlings de numéraire ont été expédiés hier soir de Londres à Constantinople.

Conférence Européenne.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre—Dans un article sur la situation financière, le *Times* dit que le bruit de la réunion d'une conférence européenne a eu un excellent effet sur la clôture du marché des valeurs.

Les chevaux de course américains envoyés en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre.

BELMONT est le nom d'un des plus célèbres propriétaires de chevaux de course aux Etats-Unis. Deux des pure-sangs envoyés par lui en Angleterre sont morts d'inflammation pendant le voyage; les quatre autres, ainsi que plusieurs chevaux de M. Lorillard, souffrent de la même indisposition. Newmarket de la

La Gravité de la situation en Turquie.

L'action conjointe des Puissances.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre—Les articles de fond des journaux du matin s'étendent sur la gravité de la nouvelle de Rome établissant que les Puissances ont résolu d'agir de concert au sujet de l'Arménie.

Le *Post*, un journal conservateur, s'exprime ainsi: "Les ambassadeurs prennent une terrible responsabilité et ont proféré une menace qui ne signifie rien moins que l'occupation de la Turquie. L'Angleterre est elle préparée à consentir?"

Le *Graphic* dit que c'est la réouverture de la question d'Orient, en même temps qu'une vengeance. Cette menace signifie l'occupation de l'Arménie par la Russie.

Le *Daily News* annonce que c'est le commencement de la fin. Le ministère s'est réuni hier, et lord Salisbury doit naturellement être au courant de la situation diplomatique.

Le Turquie est maintenant [illegible] d'une dislocation et d'un [illegible]

L'Ambassadeur Bayard et les élections américaines.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre—Au moment où l'ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, l'honorable Thomas F. Bayard, entrait dans l'Express d'Edimbourg, aujourd'hui, un représentant de la *Presse Associée* lui a annonçait le résultat des élections aux Etats-Unis.

L'ambassadeur a lu attentivement la dépêche et a dit: C'est une surprise pour moi. Je ne crois pas qu'il soit possible de définir les conséquences de ces élections et les causes qui ont amené ce résultat. Je ne puis rien dire ni d'une façon ni de l'autre. Les événements sont très compliqués, et je ne puis dire qu'elles seront les conséquences futures.

A la Bourse de Paris.

Presse Associée.

Paris, 6 novembre — Les affaires à la Bourse étaient très calmes ce matin, et les valeurs ottomanes ont baissé considérablement, ce qui a compliqué la situation.

On craint des faillites parmi les spéculateurs. On estime, toutefois, que les coulissiers seront en mesure de faire face à leurs engagements.

On a annoncé à deux heures de l'après-midi qu'un délai de vingt-quatre heures était accordé à une importante maison pour régler.

A trois heures, le marché était ferme: le délai accordé pour les règlements ayant produit une détente.

A la Bourse de Berlin.

Presse Associée.

Berlin, 6 novembre—Les affaires ont été à peu près nulles au début, mais le marché était un peu plus ferme à la clôture, à la nouvelle d'un plan de conversion des rentes russes.

A la Bourse de Londres.

Presse Associée.

Londres, 6 novembre—A la Bourse, aujourd'hui, la tranquillité régnait. Les spéculateurs attendaient les nouvelles de Paris.

Ministre au Brésil.

Presse Associée.

Paris, 6 novembre—M. Revol a été nommé ministre de France au Brésil.

Mort du marquis de La Habana.

Presse Associée.

Madrid, 6 novembre—Jose de Lacoucha, marquis de La Habana, est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

En 1849, il a été nommé capitaine-général de Cuba, et il a accepté en 1854 et en 1879 les fonctions de gouverneur général de l'île.

Il a occupé plusieurs positions distinguées dans le gouvernement. Il était grand-officier de la Légion d'Honneur.

NOUVELLES AMERICAINES.

DUC DE MARLBOROUGH

Le mariage du Duc de Marlborough et de Mlle Consuelo Vanderbilt.

Grande cérémonie à l'église.

UN ÉVÈNEMENT MONDAIN.

Presse Associée.

New York, 6 novembre—Le duc de Marlborough et Mademoiselle Consuelo Vanderbilt ont été mariés aujourd'hui à midi et demi à l'Eglise St Thomas, située à l'angle de la Cinquième Avenue et de la rue Cinquante-Troisième.

L'aspect menaçant des nuages, de bonne heure ce matin, a empêché la foule de s'assembler aux abords du temple. Toutefois, dès huit heures du matin, des femmes en grand nombre avaient monopolisé les entrées des maisons du voisinage.

Leur nombre s'est augmenté plus tard de curieuses qui ont profité des balcons, des portes, des auvents pour se mettre à l'abri.

Comme l'heure de l'ouverture approchait, beaucoup d'invités attendant dans leurs voitures se sont approchés et se sont mis tranquillement en ligne.

A ce moment, la foule a augmenté en nombre, mais quatre agents de police sous les ordres de l'inspecteur Kortwright ont maintenu la voie libre et n'ont permis à qui que ce soit de stationner devant l'entrée de l'église.

Chaque invité arrivant à l'église était examiné curieusement, mais la foule n'a presque rien vu des toilettes, car un dais s'étendait jusqu'à la rue et empêchait de voir ceux qui sortaient des voitures.

Mais les curieux ont bientôt entouré les voitures suivant à la file, et les hommes et les femmes ont lutté à qui mieux mieux pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur. La foule n'était pas nombreuse [illegible] de la fortune des Vanderbilt, sur la rue [illegible] Cinquième, probablement à cause des mesures prises par la police. [illegible] voisinage [illegible] partie de bonne heure pour l'église, où des sièges leur étaient réservés, ainsi qu'aux précepteurs et aux gouvernantes.

Une des premières arrivées a été Mlle Armide Smith, sœur de Mme Vanderbilt. Les Morton, les Jays, les Belmonts, les Goelets et les Cuttings sont également arrivés de bonne heure, et ont causé agréablement en attendant l'ouverture des portes.

MISS CONSUELO VANDERBILT.

La scène à l'intérieur de l'église ne sera jamais oubliée par ceux qui ont eu la bonne fortune d'y être admis. Les arrangements étaient parfaits et les assistants s'y trouvaient à l'aise.

Des dames très riches de la haute société mondaine se saluaient dans la splendeur de leurs équipages, rappelant à cette occasion le faste des cérémonies des anciennes cours.

Les invités, dès leur entrée, étaient conduits à leur place par des huissiers.

A dix heures et demie, le docteur Warren, organiste de l'église, est entré dans le chœur et, pendant une heure, a exécuté plusieurs morceaux. L'orchestre symphonique de New York, conduit par Walter Damrosch, lui a succédé.

Mme Vanderbilt et Sir Julian Pauncefort, représentant la famille du duc, sont entrés un peu avant midi.

Le futur, accompagné de son *best man*, s'est rendu de la sacristie à la grille du chœur, où la future l'a rejoint.

Mlle Vanderbilt, précédé de ses filles d'honneur, est arrivée au bras de son père, M. W. K. Vanderbilt.

Comme elle arrivait près de son futur, le chœur accompagné de l'orgue et de harpes a chanté: Perfect Love, All Perfect Love Abounding, mis en musique par Barnaby.

Le recteur du temple, le docteur Brown, s'est ensuite avancé et a lu l'introduction au mariage. L'évêque Potter, assisté de l'évêque Littlejohn, a procédé à la cérémonie du mariage, qui a commencé à midi et demi.

Le chœur a chanté l'antienne du service anglais: Dieu! sois nous miséricordieux et accorde-nous tes bénédictions.

Le couple a été béni, et l'épouse, au bras de son mari, est entrée dans la sacristie.

En plus des deux époux, Mme Vanderbilt, W. K. Vanderbilt, Sir Julian Pauncefort, le docteur Brown, les évêques Potter et LittleJohn ont signé sur le registre des mariages.

La foule au dehors a été maintenue par deux cents policemen.

Le couple ducal est monté en voiture et a été rapidement conduit à la résidence, où Mme Vanderbilt, qui avait quitté le temple par une porte de côté, immédiatement après avoir signé, l'attendait.

Le duc et la duchesse se sont rendus au salon de réception où, assis sous une immense cloche de fleurs, ils ont reçu les invités au déjeuner, entre autres W. K. Vanderbilt, Sir Julian Pauncefort et les membres de l'ambassade d'Angleterre.

—Le château de Blenheim, résidence des ducs Marlborough, est construit sur le domaine offert au premier duc de ce nom par le parlement anglais en récompense des services rendus à son pays.

Une somme de $2,500,000 a été votée pour ce palais, l'un des plus beaux de l'Angleterre.

C'est en souvenir de la victoire remportée en 1704 sur les Français par les Anglais, commandés par le duc Marlborough, et les Autrichiens, commandés par le prince Eugène, que le nom de Blenheim lui a été donné.

John Churchill a été créé duc de Marlborough en 1688 par Guillaume III, roi d'Angleterre. Il est mort en 1722 à l'âge de 72 ans. Sa femme, Sarah Jennings, est morte en 1744 à l'âge de 84 ans. (Note du traducteur.)

Terrible Accident à Detroit.

L'explosion d'une chaudière cause l'écroulement d'une immense bâtisse.

Presse Associée.

Detroit, Michigan, 6 novembre—Vers neuf heures, la chaudière de la bâtisse du *Journal*, à l'angle des rues Larned et Shelby, a fait explosion avec une force terrible. Une partie du bâtiment, large de 40 pieds, s'est écroulée ensevelissant sous les ruines des vingtaines d'employés.

Quatre morts et plusieurs blessés ont déjà été retirés des ruines. Un certain nombre de jeunes filles et de femmes employées par le journal, ainsi que les rédacteurs ont été sauvés. Il y a probablement plus d'une centaine de personnes sous les débris.

Un peu après neuf heures, l'incendie s'est déclaré et d'épais nuages de fumée ont sérieusement empêché les pompiers de continuer le sauvetage.

On sait positivement qu'à l'heure de la catastrophe les employés se trouvant au cinquième étage étaient Michael Ward, Arthur Lynch et James Ross. Tous trois ont été entraînés avec les débris.

Au troisième étage était installé la fonderie, et une demie douzaine d'hommes s'y trouvaient. Quatre ou cinq ouvriers travaillaient à l'étage supérieur. Autant qu'on a pu apprendre, de 25 à 30 hommes travaillaient dans l'édifice, et beaucoup de passants ont été blessés. Trois hommes et une femmes ont été transportés dans un état désespéré aux bureaux du *News*, trois minutes après l'explosion. Des cris de terreur retentaient de toutes les parties de la bâtisse.

Les pompiers sont arrivés immédiatement; avec l'aide de beaucoup de